

Concetta raconte

Au mois de juillet 1993 j'ai été malade, et très gravement, une hypertension nerveuse créée par le chagrin. J'étais à l'hôpital, dans la solitude, et mes camarades, le parti, la vie passée et présente de la section circulaient dans ma tête et, quand j'ai vu la mort de mes yeux, j'ai compris que tout ça ne devait pas descendre dans la tombe avec moi, comme si rien ne s'était passé : je devais le rappeler aux nouvelles générations. Et j'ai pensé à Maria.

Du temps de la section féminine, elle écrivait les procès-verbaux ; elle savait aussi faire des discours révolutionnaires, mais moi dans les luttes j'étais comme une flamme, suivie par des quantités de femmes.

Quand je suis sortie de l'hôpital, j'étais décidée et je lui ai téléphoné.

La voix enregistrée de Maria m'a répondu — une voix toute sombre et toute lente, on aurait dit celle d'une femme révolue, quand j'y repense j'en suis encore impressionnée —, je n'ai dit que quelques mots à ce silence enregistré qui ne laissait pas de temps pour s'expliquer : « Je dois te parler. Pas de politique,

ne te frousse pas. Quelque chose de privé, de personnel. Et ça m'est nécessaire.»

Ce n'est pas qu'elle se frousse, mais elle ne veut plus entendre parler du parti et des campagnes électorales. Elle est toujours communiste déclarée, mais c'est une intellectuelle : elle écrit des articles et également des poésies, de celles qu'on ne comprend rien, pas comme les poèmes attendrissants que j'apprenais par cœur chez les têtes à cornette.

Parce que mon père était communiste déclaré, ça oui, mais c'est chez elles qu'il m'envoyait à l'école.

C'est sûr des intellectuels il en faut aussi, tous les grands camarades révolus l'ont dit : Marx, Lénine, et aussi Gramsci et Togliatti, lui je l'ai rencontré — j'ai passé deux mois chez lui quand j'étais jeune, le parti était alors une grande affaire révolutionnaire, les infiltrés et les pantins de salon n'avaient pas encore pris le pouvoir.

Mais les mots n'ont jamais donné à manger à personne, même pas aux intellectuels eux-mêmes. Et moi, avec tout mon respect pour nos grands camarades révolus, je crois que sans la mobilisation des masses populaires il n'y a rien.

Les livres et les mots servent comme les lumignons qui donnent un peu de lumière quand il fait sombre, mais ils ne sont pas de la lumière. Rien qu'une imitation. Qui peut servir, c'est sûr, par exemple maintenant, dans cette époque aussi grise qu'un froc de moine, les mots servent à rappeler aux nouvelles générations mollassonnes nées l'assiette pleine qu'ici aussi, dans la ville des fessemolles, la révolution prolétarienne a existé ; qu'ici, c'est vrai, elle n'a pas apporté le socialisme,

mais elle a changé la manière de penser, et sans manière de penser il n'y a pas de victoire révolutionnaire. Et à Caltagirone, cette manière de penser et les luttes, c'est les femmes qui les ont créées. C'est les femmes qui ont fait trembler ces gueules d'empeigne de démocrates-chrétiens. Dans le livre de ma vie, je voulais leur rappeler tout cela, aux nouvelles générations qui avancent et ne savent pas.

Je jouais du piano avant de me marier...

Le 10 juin 1940 est resté gravé dans ma tête : l'effroi à cause des haut-parleurs sur le campanile de San Giuliano qui annonçaient à plein volume que le Duce allait parler ; mon père m'a pomponnée et m'a emmenée sur la place, au café dont nous étions les propriétaires et qui en ce temps-là de misère nous nourrissait décemment. Des fascistes, des vieux et des jeunes, des petits *balilla*¹, des petites Italiennes, tous en uniforme, mais aussi une population sans carte ni tenue officielle, ont commencé à déboucher des ruelles, alors que les haut-placés attendaient le discours du Duce d'en haut, sur les balcons des immeubles bourgeois, sans se mêler au populaire. Un attrouplement effrayant. Enfin, Mussolini a commencé à parler : que le peuple italien devait se répandre, faire l'alliance avec les Allemands. Tout le monde, même les morveux, criait guerre guerre la main levée.

À ma petite échelle de jeune fille, j'ai compris qu'il se passait quelque chose de mal. J'ai serré fort la main de mon père qui jurait comme un charretier, on aurait dit que ses yeux allaient lui sortir de la tête tellement il était en colère.

Les sottises, mon père ne pouvait ni les supporter ni les digérer, peu importe leur genre et le type de personne ; alors il a toujours été communiste : et pas que lui, tous — frères, oncles, père, mère —, tous des camarades incarnés qui ont été persécutés et maltraités par les fascistes.

Rebelle, toute sa génération l'était, dans sa famille. Et, avec moi, la nouvelle génération aussi.

J'étais l'unique enfant. Sur ce point il avait été intraitable : mettre au monde des enfants pour Mussolini, jamais de la vie — c'est ce qu'il avait dit à ma mère qui, elle, en voulait au moins un autre, un garçon —, un enfant suffisait pour se faire un plaisir ; pour lui, un garçon ou une fille c'était pareil. Et alors pour mon père j'étais une fille qui devait grandir et apprendre à la fois comme un garçon et comme une fille : ce n'était pas un père sectaire qui tenait la femme en esclavage, il m'a toujours laissé choisir librement, à mon su. Il était si fier de moi que dès ma petite enfance on allait partout ensemble, y compris à la chasse. Il me réveillait très tôt. Il attachait les corbeilles sur l'âne que nous avions à l'époque ; nous emportions une gourde, le manger et les fusils — mon premier fusil, c'est lui qui me l'a offert : un canon calibre 24 ; je portais un pantalon et des bottes basses — en ce temps-là, c'était sacrément scandaleux, mais mon père avait fait faire exprès pour moi ces bottes basses et ce beau pantalon à la zouave, pareil que le sien —, et avant le chant du coq on partait vers San Moro, le Noce ou les coteaux de San Giuseppe ; nous faisions chacun un bout de chemin sur l'âne. Quand on passait entre des hautes haies, il attachait un bâton avec un mouchoir blanc dans mon dos pour ne pas qu'on se tire dessus. J'aimais

vraiment beaucoup aller à la chasse, je tuais des lapereaux, des levrauts, des perdrix avec grande satisfaction ; à treize ans je savais déjà très bien tirer — j’ai toujours mon port d’armes : une passion que mon père m’a transmise, comme la politique. Il disait qu’une femme devait savoir tirer comme un homme, pour parer à toute éventualité : voleurs, gibiers de potence, en cas assuré de révolution.

Et ma mère, son cœur tremblait.

Pendant ces années de guerre, le mouvement du parti qui avant s’appelait Partito d’Italia commençait à éclore. Il y avait un groupe de gens éprouvés par les exactions des fascistes, ils se réunissaient en clandestins parce que la liberté d’expression à proprement parler n’existait pas, mais ils avaient le socialisme dans le sang, quelque chose de beau et de logique, pour donner un avenir aux prolétaires : les camarades Pitrelli, Bauccio, Velardita, Zabbatino de Palma, le professeur Bevilacqua, qui est mort avant la fin de la guerre, le juge Bellofiore, lui les fascistes l’avaient néanti comme juge et il ne pouvait pas trop se montrer, et le docteur Fanales, celui qui de tous avait le plus souffert de l’esclavagisme fasciste. Il n’était pas très grand de taille, maigrichon et vergogneau, mais entêté à mort dans le socialisme. Et il a toujours dit non au fascisme. Le tribunal spécial l’a laissé dans l’isolement de la prison pendant cinq ans. Et lui, toujours non non et non. Et non aussi à sa famille de culs-bénits haut placés qui voulait qu’il demande grâce. Personne n’a rien pu y faire. À la fin de la prison, ils l’ont libéré mais ils l’ont gardé à l’œil. Fanales ne voulait jamais parler de tout ça, il disait qu’il n’était pas un héros, seulement un communiste. Cependant, tout le

village savait ce qu'il avait souffert. Et ses camarades l'aimaient comme un saint, à cause de cette souffrance sans paroles.

Des fois ces camarades et d'autres, je ne me rappelle plus leur nom, se réunissaient chez moi dans une derrière-salle sans porte où il y avait juste une petite ouverture entre les tuiles, de dehors on ne voyait rien. C'était là qu'on cachait le blé de contrebande.

Moi j'étais jeune fille, j'avais onze, douze ans, et j'étais leur mascotte. J'avais un petit sifflet, comme celui des balayeurs, et je me mettais à l'entrée de ma propriété pour guetter la route de derrière le portail, fermé par précaution quand ils se réunissaient. Je donnais trois coups de sifflet si, de loin, je voyais les gendarmes arriver. En ce temps-là, la police et la gendarmerie suivaient pareil que des chiens les hommes qui faisaient naître une voie pour le socialisme, qui n'était pas tellement connu : pendant des années, il n'avait existé que dans les livres et en Russie.

Les gendarmes venaient souvent chez moi sous un prétexte et un autre ou parce qu'ils nous espionnaient, et plein de fois ils m'ont fait subir des questions à moi et à ma mère ; elle, c'était une femme au foyer gentille et sensible — elle comprenait les souffrances, elle les partageait avec les gens — mais elle s'effrayait, la pauvre. Des fois, même s'il était à la maison ou en balade dans Caltagirone, mon père nous ordonnait de dire à tout le monde qu'il était parti. Quand les gendarmes venaient le chercher, ma mère s'emmêlait, elle commençait à dire : « Vous savez, mon mari... et alors là... et puis c'est pour ça... » Je la regardais les yeux si écarquillés qu'on aurait cru que j'allais la manger, et son débit ralentissait. Elle s'arrêtait et, à partir de là, peu importe la question, elle répondait : « Je ne sais rien. »

Alors que moi, je tiens tout de mon père : impulsive et sans peur.

Une fois, juste au moment où ceux qui s'étaient cachés pour leur réunion allaient sortir, le commissaire adjoint est arrivé avec des policiers. Il faisait mauvais, il y avait tellement de brouillard qu'on n'y voyait pas à un mètre, et les policiers je les ai vus apparaître devant le portail d'un coup, comme des champignons. J'ai donné trois coups de sifflet, très forts, pour que là-dessous ils puissent m'entendre et retourner dans la derrière-salle. Le commissaire adjoint m'a dit qui ils cherchaient et s'ils étaient à la maison. « Moi je ne connais personne, je suis là pour prendre l'air », je lui ai répondu. Il a eu des soupçons : « Avec ce brouillard ? Pourquoi tu as sifflé ? » Moi je n'ai jamais eu peur ni des galons ni des insignes, j'ai toujours eu un courage de lionne, peut-être parce que je suis née sous le signe du Taureau. « Ah, parce que c'est interdit de siffler quand il y a du brouillard ! je lui ai crié. Et puis vous d'abord, qui c'est qui vous envoie ici ? Pourquoi vous venez m'insulter chez moi ? Faites attention à ce que vous dites, si vous ne partez pas je prends un bâton ! » et j'ai ramassé un piquet en fer par terre. Un des policiers s'est mis à secouer fort le portail, qui était fermé de l'intérieur avec une chaîne et un cadenas, en criant comme un chien ragé : « Ouvre, ouvre, sinon je te tue. » Le commissaire adjoint l'a retenu : « Arrête, tu t'en prends à une gamine. Ça peut nous coûter cher. »

Et je me suis remise à leur siffler à la figure.

Ils se sont éloignés de quelques pas pour discuter. Puis ils sont partis. « Tel père, telle fille », a dit un d'eux pendant qu'ils s'éloignaient.